

Existe-t-il des textes *trop* singuliers ?

La littérature entretient des liens complexes avec la singularité. Si la littérature dite de genre se caractérise par une conformité à des caractéristiques prédéterminées, les textes qui demandent une appréciation esthétique mettront en écriture des écarts par rapport aux normes attendues. La valorisation symbolique escomptée tiendra à des effets de différence qui tromperont les attentes des lecteurs et seront appréciés comme vecteurs de nouveauté. Pour autant, une telle propension à la différenciation ne connaît-elle pas aussi des limites ? Que se passe-t-il quand les textes apparaissent si singuliers qu'ils menacent les habitudes, voire les possibilités de lecture communément partagées à un moment donné ? Existerait-il donc des textes *trop* singuliers ? À moins que le jeu avec ces limites de la singularité constitue l'objet même d'un certain nombre d'expériences d'écriture ?

Les trois communications proposées ici exploreront ainsi cette ligne de crête où un texte peut proposer une innovation radicale — ou basculer, sinon, vers l'illisible.

Guillaume Muller (Université Bordeaux Montaigne)

Lire à contresens : *Jōgesayū* de Tsutsui Yasutaka

Jōgesayū (Haut bas gauche droite) est un objet littéraire expérimental — on hésite à parler de nouvelle — de Tsutsui Yasutaka, publié pour la première fois en juillet 1977 dans la revue *SF Magajin*. Composé de cinq doubles-pages, chacune prenant la forme d'un tableau de quatre lignes sur cinq colonnes représentant un immeuble d'habitation, le « texte » donne à lire des conversations dans chaque cellule dudit tableau, qui figure les différentes pièces du bâtiment. La succession des doubles-pages donne, quant à elle, à voir le passage du temps. Le dispositif même de *Jōgesayū* est ainsi incompatible avec l'expérience commune de la lecture, entendue comme pratique linéaire de réception de l'écrit : il y a vingt débuts et autant de fins à ce texte dont les récits s'entrecroisent fréquemment. Nous souhaiterions explorer ici les modalités de lecture et de production du sens face à un texte en plusieurs dimensions.

Gérald Peloux (Inalco)

Les traductions singulières d'Itō Norio

Itō Norio, écrivain et traducteur de littérature SF, publie entre 1977 et 1978 dans la revue *Omoshiro hanbun* une série de textes réunis sous le titre générique de *mecha-kucha hon.yaku* (Traductions sans queue ni tête). Ils sont présentés comme des traductions de canons de la littérature mondiale (*Moby Dick*, *L'Attrape-cœurs*, *les Aventures de Sherlock Holmes*, la Bible, etc.). Cependant, le « traducteur » est vite dépassé par son travail : il émet, au moyen d'une

surabondance de notes, des avis sur la qualité du texte d'origine, sur sa propre traduction et sur ses errements, propose des choix de traductions des plus étonnants, etc.

Au cours de notre communication, nous voudrions proposer une réflexion sur les limites de la singularité d'une œuvre littéraire au prisme de l'acte de traduction, lorsqu'un écrivain-traducteur s'amuse – avec le plus grand sérieux – avec celui-ci.

Anne Bayard-Sakai (Inalco)

Quand l'idiolecte devient texte : *Asatte no hito* de Suwa Tetsushi

2007 : le prix Akutagawa est décerné à Suwa Tetsushi pour *Asatte no hito*. Le propos de l'auteur, écrire un roman autour d'un personnage disparu que caractérise une pratique idiolectale, a donc été légitimé par l'institution littéraire. Mais comment faire du texte avec un tel propos ? Quel dispositif littéraire construire pour que l'idiolecte, parole absolument singulière, s'intègre dans une écriture romanesque ? On analysera ici les procédés mis en place par Suwa, pour comprendre comment un texte franchit, ou non, les limites de la lisibilité.

Proposition de panel SFEJ 2025

Thème du panel : « Singularités du et dans le système éducatif japonais »

Le système éducatif japonais est souvent perçu comme un modèle d'excellence que caractériseraient une forte centralisation et une grande uniformité. Cette vision, en grande partie vraie au cours des décennies précédentes, masque toutefois aujourd'hui une réalité plus complexe, marquée par des singularités éducatives qui reflètent (et/ou génèrent) des tensions sociales, culturelles et économiques propres à ce pays ou qui traduisent d'autres singularités ou différences existant dans la société japonaise.

Ce panel propose une exploration approfondie de quatre aspects singuliers du système éducatif japonais : la gouvernance éducative décentralisée mais sous contrôle de l'État, l'intégration des élèves étrangers dans un environnement historiquement homogène, la difficile mise en œuvre d'une évaluation à la fois juste, équitable et sélective, et enfin, la construction des identités genrées au sein de l'école.

1. Christian Galan, université Toulouse-Jean Jaurès/IFRAE

« Une centralisation singulière : l'autonomie des comités d'éducation japonais »

La gouvernance du système éducatif japonais repose sur une articulation singulière entre centralisation et autonomie locale. À la différence du modèle français, fortement centralisé, le Japon a adopté une structure décentralisée depuis l'après-guerre, caractérisée par la coexistence d'une autorité centrale forte et d'organes locaux relativement autonomes. Le ministère de l'Éducation (Monbukagakushô 文部科学省) détermine les grandes lignes directrices de la politique éducative nationale, élabore les programmes scolaires, fixe les standards en matière d'enseignement au travers des manuels scolaires, et d'évaluation. Cependant, la mise en œuvre concrète de ces politiques incombe aux comités d'éducation locaux (*kyōiku iinkai* 教育委員会), présents au niveau des municipalités et des départements.

Ces comités, composés de membres nommés par les autorités locales, disposent d'une certaine latitude pour adapter les directives nationales aux spécificités régionales. Ils gèrent notamment le recrutement des enseignants, l'administration des établissements scolaires et l'organisation des activités parascolaires. Cette souplesse permet de répondre aux besoins éducatifs diversifiés, notamment dans les zones rurales ou insulaires, où les réalités démographiques et socio-économiques diffèrent considérablement des grandes métropoles.

Toutefois, cette autonomie engendre aussi des disparités importantes. La qualité des infrastructures, l'accès aux ressources pédagogiques, le salaire des enseignants ou encore les conditions de leur recrutement varient selon les régions. Ainsi, bien que ce système favorise l'adaptation locale, il est aussi vecteur d'inégalités géographiques.

Notre contribution examinera la singularité de ce modèle, en montrant comment cette tension entre centralisation et autonomie constitue l'un des défis majeurs de la gouvernance éducative au Japon.

2. Natsuki Kawasaki, doctorante Inalco/IFRAE, université Toulouse-Jean Jaurès

« Intégration des élèves étrangers dans un environnement historiquement homogène : retour d'expérience d'une association affiliée communale »

Le système éducatif japonais, créé au sortir de la Seconde Guerre mondiale, présuppose une homogénéité culturelle des élèves (*i.e.* des enfants nés de parents japonais, parlant japonais et vivant au Japon). La chute démographique combinée à une politique d'immigration induisant une proportion grandissante d'enfants étrangers scolarisés fait cependant apparaître aujourd'hui une hétérogénéité croissante des publics scolaires qui met en lumière les limites de ce système. Les enfants étrangers rencontrent deux types de difficultés : linguistiques *et* culturelles. Les difficultés linguistiques (de même que pour les élèves allophones en France) sont prises en compte au niveau national par l'État japonais au travers de nouvelles réglementations, notamment le « Curriculum spécial » (*tokubetsu no kyôikukatei* 特別の教育課程) mis en place en 2014 et visant à faciliter l'apprentissage du japonais.

Même si ces mesures visent à améliorer le niveau linguistique des élèves, elles ne permettent pas d'acquérir une maîtrise suffisante de la langue ni la transmission de la culture au sein de l'école. En partant de ce constat, notre communication portera sur le fonctionnement d'une « association affiliée pour les échanges internationaux » (*kokusai kôryû kyôkai/kokusai kôryû senta* 国際交流協会/国際交流センター). Ces associations communales qui s'appuient sur des dispositions administratives nationales, communes à toutes les collectivités locales n'ont pas d'équivalents en France. Développées initialement pour les adultes, leur utilisation récente pour les enfants pourrait constituer une réponse singulière possible aux difficultés « culturelles » d'intégration dans la société japonaise.

3. Marine Depléchin, doctorante Inalco/IFRAE, université Toulouse-Jean Jaurès

« *Gakkô-gacha* ou l'évaluation scolaire japonaise au singulier »

Oya-gacha 親ガチャ, *sensei-gacha* 先生ガチャ, *gakkô-gacha* 学校ガチャ... Depuis le début des années 2020, les créations lexicales dérivées de la machine *gacha-gacha* ガチャガチャ – un petit distributeur qui délivre au hasard un jouet contre une pièce de monnaie au Japon – ont abondé dans les réseaux sociaux d'abord, puis aujourd'hui dans les médias. Le caractère aléatoire du mécanisme s'avère ainsi propice à dénoncer l'accroissement des inégalités individuelles : si *oya-gacha* (« loterie parentale » : ne pas pouvoir choisir son environnement familial) et *sensei-gacha* (« loterie des enseignants » : ne pas pouvoir choisir ses professeurs) rendent compte chacun d'injustices vécues comme des fatalités à des degrés divers, que révèle l'utilisation de *gakkô-gacha*, « loterie de l'école », par Amamiya Shingô 雨宮真吾, homme politique et – surtout – ancien enseignant de *juku* 塾, pour caractériser l'évaluation des élèves ?

Nous examinerons ainsi la « gachaïsation » de l'évaluation scolaire, qui s'entend ici à plusieurs niveaux : dans la substitution, en 2001, de l'évaluation normative à l'évaluation critériée, qui atteste dorénavant des progrès individuels plutôt que du positionnement dans le groupe ; dans les écarts de notation des collégiens imputés aux enseignants entre les établissements qui contreviennent au principe de l'égalité scolaire ; ou encore, dans les choix singuliers des lycées publics d'adapter, dans la marge octroyée par le comité local d'éducation dont ils relèvent, le calcul des points des candidats à leurs concours d'entrée, afin de pallier cette rupture de traitement équitable.

4. Yuki Ueno, doctorante Inalco/ IFRAE, université Toulouse-Jean Jaurès

« Les *bukatsudô*, miroirs des rôles genrés dans l'éducation secondaire japonaise »

Bien que l'éducation mixte ait été instaurée à la suite des réformes éducatives de l'après-guerre, les institutions d'enseignement secondaires continuent de maintenir une division des rôles de genre. Ce phénomène est, dans sa singularité, particulièrement visible dans les pratiques éducatives comme les activités extra-scolaires (*bukatsudô* 部活動), un dispositif éducatif spécifique au Japon, ainsi que dans la division des rôles genrés qui imprègne de nombreuses dimensions du système scolaire.

Dans ces activités, la répartition des rôles de genre demeure fortement marquée. Par exemple, dans les lycées japonais, les filles sont souvent assignées à des rôles auxiliaires, comme intendantes de l'équipe (en japonais, le terme utilisé est « manager », *manêjâ* マネージャー) dans les sports, tandis que les garçons sont encouragés à exceller dans les performances physiques. Ce modèle s'est renforcé durant la période de forte croissance économique, lorsque les filles ont été reléguées à des rôles de soutien afin que les garçons puissent se concentrer sur les activités sportives.

Nous aborderons dans notre communication la singularité de ce dispositif éducatif qui repose non seulement sur la répartition des rôles, mais aussi sur l'interaction entre les normes culturelles et les attentes institutionnelles qui contribuent à la construction des identités genrées. Une enquête révèle en effet qu'environ 30 % des filles ont été victimes de harcèlement ou d'intimidation durant ces activités extra-scolaires, ce qui souligne l'existence d'une relation de pouvoir inégale entre les sexes. Nous analyserons également la manière dont ce phénomène a perduré et continue aujourd'hui encore de façonner les relations genrées au sein de l'école, renforcé par des pratiques institutionnelles allant dans le même sens.

Mercredi 17 14h30-16h30
Juliette Delafontaine,
Aline Henninger,
Camille Lenoble,
Julia Popek

16^e Colloque de la SFEJ, Université de Bordeaux, 17-19 décembre 2025

« Le singulier »

Proposition de panel :

Homosexualité féminine et lesbianisme dans le Japon moderne et contemporain

Juliette DELAFONTAINE	(doctorante, Université de Strasbourg) juliette-delafontaine@outlook.fr
Aline HENNINGER	(MCF, Université d'Orléans) aline.henninger@univ-orleans.fr
Camille LENOBLE	(docteur, Université de Strasbourg) camille.lenoble@gmail.com
Julia POPEK	(autrice, documentaliste) julia.popek@protonmail.com

Si les amours homoérotiques entre hommes (*nanshoku*) étaient communes dans le monde du Japon urbain prémoderne — et même souvent célébrées dans les arts et la littérature —, l'entrée dans l'ère moderne changea la donne. La mise en œuvre d'une morale sacrant l'hétéronormativité et l'institution du mariage comme modèles dans le cadre d'une propagande d'État visant à faire du Japon une nation civilisée et de premier ordre à l'international, l'introduction dans l'archipel de la sexologie occidentale, ainsi que la « découverte » de l'homosexualité féminine, conduisirent à ce que l'on entrevoie désormais les pratiques et comportements homoérotiques comme des « désirs sexuels déviants » (*hentai seiyoku*).

Les travaux sur les représentations de l'homosexualité — notamment féminine — à l'époque moderne sont encore aujourd'hui très lacunaires, allant jusqu'à offrir des pans de recherche toujours vierges et inexploités par les chercheurs. Ce panel, qui comprendra les trois interventions suivantes, s'inscrit à cet égard dans un double objectif : il s'agira de contribuer à combler certains de ces vides, tout en interrogeant les liens de filiation entre les relations intimes entre femmes durant la période moderne et les mouvements lesbiens contemporains.

- « Amitiés passionnées entre étudiantes dans le Japon moderne : la singularité de la sous-culture *esu* » (Juliette DELAFONTAINE)

- « Les mots pour ne pas le dire » : les affaires de tentative de double suicide entre femmes racontées par leurs protagonistes (1934-1935) » (Camille LENOBLE)

- « *Carmilla* : une revue lesbienne à part » (Aline HENNINGER et Julia POPEK)

Amitiés passionnelles entre étudiantes dans le Japon moderne (1868-1945) : la singularité de la sous-culture *esu*

Juliette DELAFONTAINE

Dans le microcosme non-mixte des écoles pour filles (*kôtô jogakkô*), les étudiantes âgées de 12 à 17 ans forment leurs propres réseaux externes à la matrice familiale. Certaines des relations, tissées lors de cette période clé au développement individuel, dépassent la simple camaraderie. Ces amitiés passionnelles et exclusives, appelées *ome*, *o-deya* ou encore *o-kachin* selon les établissements et les générations, font l'objet d'une couverture médiatique singulière. Au début des années 1910, les magazines pour filles, plus particulièrement *Shôjo sekai* et *Shôjo gahô*, contribuent à populariser le « *esu* » (translation du S de « *sister* »), assimilant les unions entre jeunes filles à un lien privilégié structuré autour d'une hiérarchie fondée sur l'âge (*grande sœur/petite sœur*, protectrice/protégée). Une partie des sexologues, des journalistes ou encore des éducateurs les considèrent alors comme une forme d'« homosexualité temporaire » (*kari no dôseiai*), caractéristique de l'adolescence et dont l'évolution potentielle doit être surveillée.

Cette communication a tout d'abord vocation à présenter, définir et questionner les prémices de la sous-culture *esu*. La recherche existante, principalement japonaise et anglophone, s'est davantage intéressée à la codification du *esu* dans les fictions de Yoshiya Nobuko (1896-1973) ou plus largement à l'intimité entre femmes dans le Japon moderne. Nous examinerons la sémantique des néologismes associés à l'amitié passionnelle dans les écoles pour filles, aussi utilisés par les détracteurs, dont la stratégie discursive consiste à les détourner de leur sens originel. Ainsi, en nous appuyant sur un corpus composé notamment de dictionnaires d'argots et du magazine *Shôjo gahô*, nous proposerons des pistes de réflexions sur la singularité du *esu*, devenu le terme le plus en vogue auprès des élèves et des lectrices.

« Les mots pour ne pas le dire » : les affaires de tentative de double suicide entre femmes racontées par leurs protagonistes (1934-1935)

Camille LENOBLE

Durant les années 1930, l'homosexualité féminine a souvent été représentée en association avec le motif du double suicide amoureux (*shinjû* ou *jôshi*) dans les médias de masse. Mettant en scène des couples de femmes parmi lesquels certaines portaient les cheveux courts et revêtaient le costume masculin, les affaires de « doubles suicides lesbiens » (*dôsei shinjû*) ont fait les choux gras de la presse à scandale, devenant un sujet anxiogène au sein d'une société de plus en plus militariste, et animant d'enflammés débats entre intellectuels, scientifiques, journalistes et lecteurs.

Si le phénomène a déjà fait l'objet de quelques (rares) recherches académiques, ces dernières se sont surtout concentrées sur les discours biopolitiques, laissant à la marge la parole de celles-là même qui avaient tenté de mettre fin à leur jour. Cependant, certaines survivantes de tentative ratée de *shinjû* ont fait publier quelques lettres ouvertes dans certaines revues grand public afin de présenter leur propre version des faits.

Cette communication propose de présenter la parole des femmes qui ont tenté d'effectuer un « double suicide lesbien ». Si leurs écrits mettent l'accent sur les excuses publiques qu'elles ont adressées à l'ensemble de la société et insistent sur leur « retour sur le droit chemin », ils permettent également d'observer les quelques stratégies discursives qu'elles ont employées afin de justifier leur prétendue homosexualité, témoignant tant du poids des normes que du refus plus ou moins détourné de ces femmes de leur vocation d'épouse et de mère. Au travers de leurs mots, il s'agit de comprendre la façon dont les comportements amoureux entre femmes ont souffert d'inintelligibilité dans les représentations discursives du Japon des années 1930.

***Carmilla* : une revue lesbienne à part**

Aline HENINGER et Julia POPEK

Lors de la mise en place des premiers lieux de socialisation se revendiquant « lesbiens » dans les années 1970, les femmes lesbiennes de l'époque mettent avant tout en place des initiatives pour se rencontrer, pour se raconter, et pour mettre un mot sur leur sexualité alors impensée. C'est dans ce cadre qu'apparaissent les premières revues écrites par des lesbiennes. Après quelques numéros éphémères de publications lesbiennes dans les années 1970, d'autres revues et *mini-komi* essaient dans les années 1980, comme *Eve & Eve* (1982), ou *Correspondance lesbienne (Lesbian tsûshin)* (1982).

Le volume de publications s'accroît encore dans les décennies avec la création du Studio Lesbo-groupe (*Regumi studio*) en 1987, qui publie à partir de cette date la revue *Regumi tsûshin*. On compte également les revues *Phryné (Furîne)* de 1995 et *Anise (Anîsu)* de 1996, 97, 2001 et 2003. Par ailleurs, fondée par Inoue Meimy, qui travaillait dans le milieu de l'édition, la revue *Carmilla*, publiée entre 2002 et 2005, détonne parmi les revues lesbiennes. Elle a en effet été critiquée par des activistes lesbiennes, comme le font remarquer la linguiste Hideko Abe et les historiens Mark McLelland et James Welker dans leurs recherches sur les publications lesbiennes.

Ces critiques s'incarnent dans le titre : *Carmilla*, d'après le roman de Sheridan Le Fanu, symbolise la figure de la prédatrice lesbienne, et peut être lue en ce sens comme un archétype de la pornographie masculine. On peut également s'interroger sur la façon dont le *bitch style* de la revue *Carmilla* reprend les codes des revues *hentai* des années 1950, à l'exemple de la revue *Fûzoku sôshi*. Cette communication analysera ainsi les spécificités de cette revue lesbienne, à partir de l'ensemble des numéros rassemblés. Cette analyse permettra de comprendre la singularité de la place de *Carmilla* dans le paysage éditorial.

Vendredi 19 9h30-12h10
Anaïs Cornier, Ivanka Guillaume,
Yukiko Itoh, Isabelle Konuma,
Christine Levy

16ème colloque de la SFEJ, Université Bordeaux Montaigne, 17-19 décembre 2025

Le singulier

Proposition de Panel

Comment affirmer sa singularité au sein des mouvements féministes ?

Participant·es :

CORNIER ANAÏS DOCTORANTE INALCO (IFRAE-CNRS) - ATER (UBM)

ITOH YUKIKO DOCTORANTE (IFRAE - CARISM)

GUILLAUME IVANKA (INALCO, IFRAE)

KONUMA ISABELLE (PR. INALCO)

LEVY CHRISTINE (MCF RETRAITEE CRCAO)

PRESENTATION GENERALE

Existe-t-il une spécificité des mouvements féministes au Japon et de leur histoire ? Comment les appréhender dans leur singularité ? Si le mouvement féministe est par essence international et d'origine occidentale, parce que les femmes s'engagent sur la base de leurs expériences vécues et que leurs pratiques et discours se développent dans des contextes politique, social et culturel spécifique, les féminismes au Japon, aux multiples courants comme ailleurs, peuvent présenter des analyses inattendues, s'identifier davantage à des courants non occidentaux ou présenter des revendications originales. La mise en relief des corrélations et interactions, dans la circulation des idées qui alimente les débats et dynamiques féministes, permet également de montrer comment s'exprime la volonté d'affirmer sa singularité dans une perspective individuelle, collective ou nationale au sein d'un processus d'intégration de plus en plus global.

INTERVENTIONS

Anaïs Cornier

LA SINGULARITE DES MOBILISATIONS FEMINISTES JAPONAISES AU PRISME DES
REVENDEICATIONS SUR LES VIOLENCES SEXUELLES

Alors que le mouvement #MeToo a fortement suscité l'attention du monde entier depuis 2017, influençant à diverses échelles en fonction des localisations, le Japon se distingue par rapport aux autres pays quant à la réception nationale de ce mouvement transnational. En effet, comme l'exprimait Itô Shiori, icône féministe japonaise dans le combat contre les violences sexuelles,

dans une interview récente : « *Il n'y a pas eu de mouvement MeToo au Japon, seulement des moments MeToo* »¹.

A l'inverse des mobilisations telles que *#WeToo* et *#With You* faisant écho au mouvement *#MeToo* et ayant eu une résonance toute relative au sein de l'archipel (Hasunuma, Shin, 2019), le mouvement *Flower Demo*, qui a émergé spontanément en 2019, a, quant à lui, donné naissance à des manifestations largement répandues, devenant un mouvement au rayonnement national. L'interrogation à laquelle nous proposons de répondre dans cette présentation porte sur le contexte de l'émergence d'un tel mouvement et la manière dont les féministes japonaises se sont emparées des répertoires d'action collective dans l'optique de revendications de lutte contre les violences sexuelles. L'objectif de cette présentation est de resituer les différentes approches propres aux mouvements sociaux féministes japonais composant une forme singulière dans le cadre des mobilisations nationales et transnationales.

Yukiko Itoh

ITO SHIORI, FIGURE SINGULIERE DU MOUVEMENT #METOO AU JAPON ?

PROCESSUS DE SYMBOLISATION ET EVOLUTION DE SA REPRESENTATION MEDIATIQUE

En mai 2017, quatre mois avant le développement mondial du mouvement *#MeToo*, la journaliste indépendante Itō Shiori a tenu une conférence de presse à Tokyo, pour témoigner, à visage découvert et en dévoilant son prénom, du viol qu'elle a subi dans la capitale en 2015. Itō Shiori a ensuite incarné le mouvement *#MeToo* dans le pays, au point d'être désignée en 2020 par le magazine *TIME* comme l'une des cent personnes les plus influentes dans le monde. Ses actions ne s'inscrivent pourtant pas dans la notion de « victime idéale » (Christie 1986, Meyers 1997). En outre, avant 2017, la plupart des victimes de violences sexistes et sexuelles préféraient la discrétion plutôt que d'exposer leur vécu pour un travail de montée en généralité de leur expérience de violence, tout comme le cas de l'explosion de l'usine AZF (Latté 2016).

La présente communication a pour objectif de comprendre en quoi Itō Shiori est représentée comme figure singulière du mouvement *#MeToo* ; à savoir comment a évolué sa représentation, alors qu'au début, peu de médias traditionnels s'intéressaient à cette affaire. En quoi être journaliste permet d'exprimer ce qui est arrivée à la journaliste ? Quelles conditions socio-politiques et médiatiques se sont joués sur la montée en crédibilité de son témoignage dans le temps ? Pour y répondre, on s'appuiera sur 124 articles de deux quotidiens nationaux – *Asahi* et *Yomiuri* –, tout en se référant au livre de la journaliste, *Black Box*, sur son cas de viol.

Cette analyse contribuera ainsi à une compréhension du processus de labélisation d'une figure, lequel est souvent axé sur les actions menées et les discours de la personne, mais lequel sera aussi dépendant du contexte socio-politique et de l'agenda médiatique.

Ivanka Guillaume

LA SINGULARITE JAPONAISE DU « HANDI-FEMINISME » : ENTRE REJET TERMINOLOGIQUE ET PRATIQUES INTERSECTIONNELLES

Depuis les années 1990, des expressions telles que « *Feminist disability activism* » se sont répandues dans les cercles anglophones, révélant une intersection croissante entre féminisme et revendications des personnes handicapées (HILLYER 1993 ; GARLAND-THOMSON 2002 ; HALL 2011). Cette réflexion intersectionnelle gagne également la francophonie, où le terme « handi-féminisme » est de plus en plus utilisé dans les cercles militants et académiques, comme en témoigne la création du Réseau d'études handi-féministes en 2020.

Qu'en est-il du Japon, où ces expressions semblent peu courantes ? Cette communication postule que, malgré l'absence de terminologie précise, les mouvements japonais de femmes handicapées pratiquent une forme singulière d'hybridation entre féminisme et revendications liées au handicap. Cette singularité tiendrait à une méfiance historique des femmes handicapées envers un féminisme traditionnel, perçu comme ayant négligé leurs enjeux spécifiques (MITHOUT 2022). La démonstration s'appuiera sur une analyse d'archives associatives, des autobiographies militantes, ainsi que des entretiens réalisés auprès de militantes japonaises issues d'organisations telles que le *Disabled People International Women's Network*. L'objectif est de montrer comment ces groupes, bien que réticents à adopter explicitement un discours féministe traditionnel, mobilisent des valeurs féministes telles que l'autonomie corporelle, l'opposition à l'eugénisme et l'accès égalitaire à la sexualité et à la maternité.

La communication démontre ainsi que, loin d'être isolé, le cas japonais s'inscrit pleinement dans le phénomène global d'émergence du handi-féminisme, tout en révélant une dynamique intersectionnelle originale qui enrichit les études féministes en interrogeant leur capacité à intégrer pleinement les revendications des femmes handicapées.

Isabelle Konuma

ISHIMOTO/KATO SHIZUE : SES PENSEES FEMINISTES AUTOUR DE L'AVORTEMENT (1931-1948)

Connue aussi sous le nom d'Ishimoto Shizue (du nom du premier époux avec lequel elle resta mariée jusqu'en 1944), Katō Shizue (1897-2001) est aujourd'hui citée pour ses activités dans

l'amélioration des conditions du travail féminin, la reconnaissance de la restriction des naissances (*sanji seigen*) puis l'élaboration de la loi relative à la protection eugénique (Yūsei hogohō, 1948). Très fortement inspirée par les travaux de Margaret Sanger (1879-1966) qu'elle rencontre aux Etats-Unis durant son séjour en 1919, elle joua un rôle déterminant dans la diffusion de la restriction des naissances au Japon, notamment en accueillant et accompagnant Sanger qui lui rendit visite en 1922.

Dans la présente communication, nous nous intéresserons à la logique féministe de Ishimoto/Katō Shizue, qui semble parfois ambivalente. En effet, si, en tant que présidente de la Ligue japonaise des femmes pour la restriction des naissances (Nihon sanji chōsetsu fujin renmei, 1931), Ishimoto s'était opposée à l'avortement à une période où la répression anti-abortive se faisait de plus en plus forte, c'est bien le nom de Katō Shizue, élue à la Chambre des Représentants en 1946 (parti socialiste), que nous retrouvons parmi les 4 députés rédacteurs de la loi relative à la protection eugénique qui dépénalisa largement l'avortement en 1948. Comment Katō a-t-elle justifié un tel revirement ? Dans le contexte d'après-guerre où l'abandon de la politique nataliste fut acté en faveur d'une politique néo-malthusienne, Katō Shizue joua un rôle majeur dans l'accompagnement de ce revirement idéologique en y injectant des préoccupations socialistes et propres à la protection du corps maternel. A travers ses écrits autobiographiques (Katō, 1997) et ses interventions publiques (débat devant la Diète), nous analyserons la nature féministe du parcours de Ishimoto/Katō Shizue entre 1931 et 1948.

Christine Lévy

TAKAMURE ITSUE : UNE HISTOIRE SINGULIERE AU SERVICE D'UNE UTOPIE MATRIARCALE ?

Takamure Itsue est considérée comme une pionnière de l'histoire des Japonaises à une époque où celles-ci étaient exclues du monde académique. Poétesse et essayiste, elle s'engagea dans les débats féministes, adoptant un temps des positions anarchistes. Fondatrice, en 1930, de la Fédération artistique des femmes prolétaires (Musan fujin geijutsu renmei), elle lance la revue, le *Front des femmes* (*Fujin sensen*), de courte durée. Puis s'immerge dans un immense travail sur l'histoire des femmes au Japon, valorisant le rôle des femmes dans tous les domaines de l'histoire et de la culture japonaises. Ses décennies de recherches sur les lignées matrilineaires depuis l'Antiquité japonaise, débouchent sur de nombreuses publications. Sa conception utopiste, non exempt d'essentialisme, est construite autour d'une notion, « *boseiga*, le moi maternel ». L'amour féminin et l'amour maternel originels constitueraient la valeur autour de

laquelle une fédération de communautés égalitaires, remplacerait la société capitaliste et individualiste. Contrairement à celle-ci, fondée autour de l'individu dynamique, volontariste, excluant les faibles, la société basée sur la culture maternelle serait inclusive, protectrice et basée sur l'entraide.

Si cette conception peut rejoindre des préoccupations très actuelles sur la nécessité d'une société inclusive, les féministes des années 1970 et 1980 qui découvrent son soutien actif au pouvoir nationaliste et militariste de la Grande Guerre d'Asie-Pacifique (1937-1945), choquées, cherchent à comprendre le lien entre ce soutien au militarisme et sa conception du matriarcat. La journaliste et historienne Kanō Mikiyo (1940-2019) a qualifié sa conception du *boseiga* de « fascisme maternaliste ». Nous analyserons le lien entre cette notion que Takamure considère comme « universelle » et le rôle singulier qu'elle assigne aux Japonaises dans la réalisation de son utopie d'une société de culture maternelle, et comment ce concept fut maintenu successivement pour servir la cause de l'émancipation des femmes, du militarisme fasciste, puis du démocratisme et du pacifisme de l'après-guerre.

Colloque 2025 de la SFEJ
Proposition de panel :

Singularités dans le champ littéraire japonais

La conception post-romantique de la littérature, qui est encore la nôtre, veut que l'histoire littéraire ne retienne que les auteurs les plus originaux, ceux dont le génie particulier les a placés à l'avant-garde de la production littéraire de leur époque. Dans ce champ où la singularité est un synonyme de valeur, les auteurs et critiques mettent en place diverses stratégies pour mettre en avant le caractère singulier des œuvres qui les occupent. Le présent panel, constitué par trois doctorants en littérature japonaise moderne et contemporaine, propose d'étudier un certain nombre de ces stratégies, présentes dans les textes eux-mêmes par la stylistique, ou relatives à la figure de l'auteur telle que construite par lui-même ou par la critique (paratextes, métatextes). L'approche par les questions d'hétérolinguisme, de traduction ou de « japonité » sera aussi l'occasion d'interroger le rôle du rapport à l'étranger comme facteur de singularité dans le champ littéraire spécifiquement japonais.

Un hétérolinguisme exacerbé : la stratégie stylistique singulière de Yū Miri dans son roman *Hachi gatsu no hate*

Noya DALEM, doctorante
IFRAE – Inalco

Hachi gatsu no hate (*La Fin du mois d'août*) est un roman de l'autrice Yū Miri, d'abord paru sous forme de feuilleton dans le journal Asahi entre 2002 et 2004. Il offre un déploiement de récits individuels des membres de la famille Yi, qui se déroulent d'abord en Corée sous l'occupation japonaise, puis au Japon dans les années d'après-guerre. Ce roman est écrit dans un style qui intègre des mots ou encore des phrases entières en coréen. Il s'agit du procédé littéraire d'hétérolinguisme, qui consiste à insérer des mots étrangers au sein d'un texte écrit dans une langue principale.

Si la présence de coréen dans les textes littéraires japonais n'est pas chose rare, la singularité de *Hachi gatsu no hate* réside dans la quantité des occurrences qui exacerbe le mélange entre les deux langues, ainsi que dans le nombre important des lecteurs de cette œuvre, dû à la notoriété de l'autrice et à la parution du roman dans un journal vendu à des millions d'exemplaires. Dans cette communication, nous souhaiterions poser les questions suivantes : pourquoi cette extravagance stylistique ? quels effets produit-elle ? quel en est son impact lorsqu'elle se déploie dans une œuvre lue par un lectorat si large ? Pour y répondre, nous proposons d'en étudier un extrait, en analysant ce que peut provoquer cette quantité d'hétérolinguisme à la lecture du texte. C'est ce qui nous permettra sans doute de formuler une hypothèse concernant le projet, ou du moins une des intentions, de l'autrice.

La singularité comme stratégie traductive : le cas de l'auteur et traducteur Horie Toshiyuki

Adélaïde Mangon, doctorante
IFRAE – Inalco

L'écrivain-traducteur, que nous définissons comme un auteur qui est également traducteur d'œuvres de littérature étrangère, pose la question de la singularité à plusieurs égards. L'auteur qui traduit interroge en effet la spécificité de son approche de la traduction par rapport aux autres traducteurs. Par ailleurs, le rapport à la traduction peut également constituer un mode de différenciation vis-à-vis d'autres écrivains. Dans le cas japonais contemporain en particulier, la présence de nombreux auteurs-traducteurs pose aussi la question des stratégies de différenciation entre eux, et le rapport aux modèles d'écrivains-traducteurs hérités du passé. Notre hypothèse est qu'en traduisant comme en écrivant, les écrivains-traducteurs cherchent à affirmer une certaine singularité au sein du champ littéraire japonais contemporain.

La présente communication se propose d'aborder ces questions à partir du cas de Horie Toshiyuki (1964-), romancier et traducteur de littérature française. L'analyse se focalisera sur sa première traduction, celle de *L'Homme au chapeau rouge* d'Hervé Guibert (1993), qui lui a permis d'entamer sa carrière littéraire. Cette traduction peut en effet être lue comme une stratégie de différenciation de sa traduction du point de vue stylistique par rapport aux précédentes traductions de l'œuvre de Guibert d'une part, et à travers l'expression d'un *ethos* singulier de traducteur dans le paratexte d'autre part. Nous verrons ensuite dans quelle mesure cette approche « singulière » de la traduction se retrouve non seulement dans les autres traductions par Horie, mais s'exprime aussi au sein de son identité auctoriale et dans ses propres œuvres.

Izumi Kyôka, une singularité dans l'histoire de la littérature japonaise ?

Paul Sauvaire-Brochot, doctorant
IFRAE – Inalco

Dans un article publié en 1940, quelques mois après la mort d'Izumi Kyôka, Tanizaki Jun'ichirô rend hommage à son ancien maître et ami en décrivant le « monde purement japonais » (純粹に「日本的」な「鏡花世界」) qui sert de cadre à ses récits. Il qualifie ce monde de « singulier » (独特) dans la littérature japonaise et mondiale, et explique cette singularité par le fait qu'il y aurait « peu d'auteurs romantiques au Japon ». Il conclut en exhortant ses compatriotes à célébrer le caractère éminemment national de cet écrivain.

Cette triade de qualificatifs – japonais, singulier, romantique – a longtemps gouverné la critique de l'œuvre de Kyôka, ayant notamment été reprise par Mishima Yukio, et continue d'en

informer la réception. Pourtant, elle semble traversée de contradictions : comment un écrivain « purement japonais » peut-il être « romantique » ? Comment une œuvre « singulière » dans un contexte littéraire aussi foisonnant que celui des ères Meiji et Taishô peut-elle prétendre à représenter son pays mieux que les autres ?

Dans cet exposé, nous reviendrons sur les discours critiques tenus à propos d'Izumi Kyôka au cours du XX^e siècle, afin d'éclaircir comment a été construite la « singularité » de cet écrivain, et plus précisément comment celle-ci a été reliée à une « japonité » et à un « romantisme » supposés. Cet examen sera ainsi l'occasion de s'interroger sur la possibilité de dire quelque chose du Japon lorsqu'on parle de Kyôka.

16^e colloque de la SFEJ, Pessac, 17-19 décembre 2025

« Le singulier »

Proposition de panel

La construction des différences de genre dans les *budō* au Japon.

Chloé BELLEC	Professeure, Université du Tohoku bellec.chloe.c7@tohoku.ac.jp
Paul BÉNÉZET	Doctorant, Université de Laval paul.benezet.1@ulaval.ca
Jean-Christophe HELARY	Doctorant, CRESCO jean.helary@univ-tlse2.fr
Gabrielle LAUMONIER	Doctorante, INALCO gabrielle.laumonier@inalco.fr

Les *budō* sont le résultat singulier de la rencontre des modernités japonaises et occidentales autour des concepts de sport, d'éducation physique et morale. Élaborés au début du XX^e siècle, ils consistent en la transformation et l'adaptation réussies des anciennes pratiques martiales japonaises afin de correspondre aux besoins éducatifs et aux nouvelles pratiques physiques de l'ère Meiji. Dans un contexte de développement de l'hygiénisme et d'apparition de nouveaux modèles familiaux, une nouvelle répartition des rôles femmes/hommes se dessine et se retrouve dans la pratique des *budō* dès leur conceptualisation. Les assignations de genre sont ainsi transmises et exprimées dans la pratique qui est pourtant un lieu où la neutralité sexuelle est possible.

De quelles manières les différences de genre ont-elles été établies dans les arts martiaux et sont-elles source d'inégalités entre les hommes et les femmes ? Existe-t-il la possibilité d'une pratique neutre, sans représentation genrée ?

Pour répondre à cette question, ce panel propose une présentation interdisciplinaire autour de quatre axes : une rétrospective sur la mise en place d'une séparation entre les pratiques martiales féminines et masculines lors de la création des *budō* au début du XX^e siècle et ses conséquences sur la pratique, une analyse de la féminisation du *naginata* pour aborder les questions de transmission et d'expression des normes de genre, une description des positions des pratiquantes de *kendō* pour distinguer les failles ouvertes par la mixité de l'après-guerre, et un éclairage des politiques masculinistes dans les *koryū* pour montrer que les *budō* portent en eux une promesse de dépassement du genre.

- « La fabrique du genre dans les sports martiaux au début du XX^e siècle » (Gabrielle LAUMONIER)
- « Création et développement d'un art martial féminin : le *naginata* » (Chloé BELLEC)
- « Le *kendō* moderne et ses pratiquantes : entre enthousiasme pour la pratique et politiques familialistes limitantes » (Jean-Christophe HELARY)
- « Politiques du masculinisme dans le monde des *koryū* : entre conservatisme et promesses de nouvelles potentialités » (Paul BÉNÉZET)

Gabrielle LAUMONIER

Doctorante, INALCO

gabrielle.laumonier@inalco.fr

La fabrique du genre dans les sports martiaux au début du XX^e siècle

À l'époque d'Edo (1603-1868), des distinctions sociales entre les sexes existent, mais les inégalités sociales s'expriment à travers les statuts sociaux et les écarts de richesse plutôt que dans un déséquilibre des rapports entre hommes et femmes. Ainsi le monde des techniques martiales accueillait-il autant de pratiquants des deux sexes, en témoigne notamment la coexistence d'un *sumō* féminin et d'un *sumō* masculin.

Les schémas sociaux se transforment à l'ère Meiji (1868-1912) en réaction à la modernité occidentale, dans un contexte de renouvellement du système scolaire et de l'armée et d'essor de la pensée hygiéniste. Une nouvelle codification des rapports entre le corps individuel et le corps social japonais émerge avec l'introduction des sports d'origine occidentale et de l'éducation physique.

L'Association de la Vertu guerrière, fondée en 1895 et reconnue d'utilité publique en 1911, créa les sports martiaux japonais (*budō*) au début du XX^e siècle. Ses dirigeants prirent pour modèle la structure et l'organisation des sports pour y parvenir. L'apparition de ce type de réflexions au sein des pratiques martiales fut singulière dans la mesure où, en distinguant des pratiques féminines et masculines, ils introduisirent la notion de genre dans les premiers sports d'origine japonaise que sont les *budō*.

Cette association exerça un monopole sur l'enseignement des sports martiaux ainsi qu'une influence de premier ordre sur l'éducation physique au Japon entre 1911 et 1941, touchant plusieurs générations et sphères sociales. Nous étudierons de quelle manière elle contribua à la fabrique du genre au Japon et par quels procédés cette nouvelle perception des corps imprégna la société japonaise d'avant-guerre.

Chloé BELLEC

Professeure, Université du Tohoku

bellec.chloe.c7@tohoku.ac.jp

Création et développement d'un art martial féminin : le *naginata*

Le mot *naginata* désigne une arme historique japonaise, composée d'une longue hampe et d'une lame de sabre, fréquemment utilisée sur les champs de bataille entre le XII^e siècle et le XVI^e siècle. Ce même mot désigne aussi un sport de combat où on manie une réplique adaptée. La particularité de ce sport — le *naginata* — est qu'il a été créé dans les années 1950 comme une activité physique scolaire pour les filles. De quelles manières le *naginata* est-il devenu un sport de combat féminin et comment les normes de genre sont-elles exprimées dans la pratique ?

En s'appuyant sur l'image glorifiée de l'enseignement du *naginata* aux femmes des familles de la classe guerrière de l'époque Edo (1603-1868), le *naginata* a commencé à être féminisé tout le long de la première moitié du XX^e siècle avec son introduction et sa propagation dans le système scolaire japonais. Le but de l'enseignement du *naginata* n'est pas qu'hygiéniste, former des corps en bonne santé, mais aussi éthique, où un idéal moral de la mère de famille japonaise en temps de guerre est promu. Si à partir des années 1950, la forme « moderne » du *naginata* s'est purifiée du militarisme du début du XX^e siècle, la pratique du *naginata* transmet toujours des normes de genre. De plus, l'ouverture du *naginata* à partir des années 1990 a donné lieu à la formation d'un « *naginata* masculin » créé en opposition à l'identité féminine du *naginata*.

Jean-Christophe HELARY

Doctorant, CRESCO

jean.helary@univ-tlse2.fr

Le *kendō* moderne et ses pratiquantes : entre enthousiasme pour la pratique et politiques familialistes limitantes

Dès les dernières années de l'ère Meiji (1868-1912), le *kendō*, à l'opposé du *naginata*, est défini en milieu scolaire en tant que pratique masculine. Pendant l'occupation américaine (1945-1952) la pratique est interdite. Elle connaît une importante montée des effectifs au début des années 1960 grâce à l'arrivée au collège des enfants du babyboom. Au milieu des années 1980, au pic de la pratique lycéenne, les jeunes pratiquantes constituent 41 % des effectifs du *kendō* lycéen. Les femmes qui ont continué le *kendō* sont maintenant formatrices ou cadres des fédérations locales.

Dès ses débuts, la pratique féminine va interroger l'encadrement masculin même si la constitution de l'après-guerre pose une égalité formelle entre les femmes et les hommes. Aujourd'hui, la position des formateurs et des pratiquantes sur le *kendō* « féminin » décrit clairement les formes imposées aux femmes (et acceptées par ces dernières dans une grande mesure) : les techniques et leur qualification, les lieux et conditions de la pratique ou encore les règles de l'occupation de l'espace social.

Le *kendō* « féminin » est une sous-catégorie artificielle du *kendō*. Cette sous-catégorie impose aux femmes un cadre de pratique limitant. Elle est constituée par une conception institutionnelle familialiste de la position des femmes dans la société et par la structuration du sport amateur au Japon. Cependant, l'institution invite aujourd'hui les femmes à (re)venir à la pratique pour freiner la chute des effectifs, mais sa conception familialiste de leur rôle va poser certaines conditions à leur retour.

Paul BÉNÉZET

Doctorant, Université de Laval

paul.benezet.1@ulaval.ca

Politiques du masculinisme dans le monde des *koryū* : entre conservatisme et promesses de nouvelles potentialités

Il est de notoriété publique que le monde des *budō*, dont font partie les écoles traditionnelles d'arts martiaux japonaises (*koryū*), est un milieu dans lequel les hommes sont majoritaires. C'est donc sans réelle surprise que la masculinité, ainsi que les caractéristiques telles que la force physique, le contrôle de soi, ou encore la violence, lesquelles trouvent une grande partie de leur origine dans l'image romantisée que les pratiquant.e.s se font du monde des guerriers japonais, sont aussi omniprésentes que valorisées.

Fondée sur l'ethnographie de la plus ancienne des *koryū*, la *Tenshinshō-den Katori Shintō-ryū*, cette présentation analysera les perspectives croisées des pratiquant.e.s sur cette masculinité martiale incorporée et exprimée autant dans sa forme charnelle que discursive. À l'aide d'une approche théorique résolument tournée vers la corporalité pour aborder les questions de genre, elle explorera le potentiel transformatif des arts martiaux japonais en ce sens qu'ils peuvent être conçus comme un laboratoire, un lieu d'expérimentation, au sein duquel les pratiquant.e.s ont la possibilité de dépasser les clivages conservateurs de la société globale, de cesser d'être des « demi-humains, soit masculins ou féminins » (Dupuis-Déri 2023 : 17), pour devenir des êtres humains disposant de leurs pleines capacités physiques, cognitives, affectives et morales.